

Louis Dimier

anarchiste de droite

par Jean-Marie Paupert

Papivore et papimane, le monde est depuis toujours avant tout pour moi une immense cathédrale Verbale et une Bibliothèque universelle. [...] J'ai donc beaucoup vécu avec Louis Dimier et avec ses livres ; mais aussi, par le truchement de ma femme, avec sa vie, ses habitudes et ses tics, ses parti pris et ses drôleries, sa façon inimitable de nasiller, son mépris de fer pour tout être et toute puissance ne reconnaissant pas l'humanisme. Je puis dire que j'ai beaucoup rêvé de lui, autour de lui.

Il est vrai qu'il y a chez lui beaucoup de traits essentiels de son œuvre et de son caractère que j'admire et où, même indigne ou incapable, je me reconnais.

Je vous dirai donc le Dimier du cœur, mon Louis Dimier familier et, en quelque sorte, intériorisé.

Indépendance, contestation, contrastes

En y réfléchissant pour vous en parler, ce qui m'a le plus frappé, ce qui exprime le plus complètement à mes yeux son œuvre et sa personnalité, c'est son indépendance. Louis Dimier était essentiellement un indépendant, un être inclassable, irréductible à des catégories, à des écoles, à des partis, quels qu'ils fussent.

Foncièrement contestataire, son œuvre comme son caractère furent tout de contrastes. C'est pourquoi j'ai, avec un peu de provocation, retenu le titre de Louis Dimier, anarchiste de droite.

De droite assurément je me bornerai donc à préciser, de façon schématique et squelettique, qu'il détestait, viscéralement autant qu'avec sa tête, aussi bien les « idées-fumées » de ce qu'on appelle la gauche : l'égalité déviée en égalitarisme, l'universalisme vide ou abstrait, les « bienfaits » magiques de la démocratie universelle, la liberté pervertie en libertarité, le mythe du progrès universel, etc... que ses « idées-obsessions » : la mise en cause des traditions, la destruction des valeurs religieuses et morales absolues, l'anticléricalisme, etc... Mais surtout anarchiste, c'est-à-dire contestataire encyclopédique, homme de contrastes. J'aurais aussi bien pu titrer ; Louis Dimier le contestataire et le « contrastataire ».

C'est cet homme de contraste, cet anarchiste indépendant que je voudrais vous faire revivre en quelques traits familiers.

Un original anticonformiste

Pour parler d'abord de l'écorce superficielle, c'était incontestablement, dans la vie, ce qu'on appelle un original, tout à fait anticonformiste. Il avait du reste de qui tenir par sa mère qui l'emmena dans sa jeunesse visiter la Grèce – les lieux sacrés de l'humanisme – et qui, selon une tradition familiale solidement établie, assurait elle-même, à l'occasion, la lessive du voyage et faisait, tout en se promenant par les chemins poussiéreux de l'Hellade, sécher ses chemises sur son ombrelle : or, rappelez-vous que cela se passait voici plus d'un siècle. Vous imaginez, en pleine ère victorienne, l'étonnement des populations ! Ne croyez pas non plus

que ce fût par dénuement, elle devait laisser à sa mort quelque 2 millions de francs or à chacun de ses enfants.

Ce qui fait que ce grand bourgeois intellectuel, courtois et bien élevé, pouvait être extrêmement surprenant dans ses manières. Comme par exemple, dans la fameuse histoire du dîner qui, suivant les goûts et les caractères, ravissait ou scandalisait la famille. La voici. Louis Dimier était, tous les témoignages concordent là-dessus, un causeur tout à fait éblouissant, infatigable, érudit, drôle, vif, endiablé. Un jour, lors d'un dîner où il se dépensait avec son brio et son brillant habituel, il se démène et gesticule tant et si bien qu'il renverse quelque sauce sur lui. Nullement démonté, ni même troublé, il attrape alors vivement sa serviette et la carafe d'eau et tout en continuant à discourir avec la même verve, il se met à frotter vigoureusement son veston. Alors sa femme un peu choquée et gênée, le reprend en fronçant les sourcils et pensant à sa famille collet monté, elle lui dit : « Voyons, mon ami, chez nous, ça ne se fait pas ». « Bah ! Eh bien, rétorque avec naturelle assurance notre homme, eh bien chez moi ça se fait ! »

Ce contraste, dans la vie quotidienne, entre l'ordre bien pensant et la bohème anarchiste, la bourgeoisie et la fantaisie, cette liberté étaient universels. Ce grave membre de la société des antiquaires tiré à quatre épingles, maître reconnu, humaniste émérite, président ou membre d'Académies, était aussi l'homme de libre propos et de verbe gaulois qui, fidèle à ses goûts classiques et à sa méfiance des romantiques, était capable, ici même en Savoie, de faire échouer je ne sais quelle célébration à la mémoire de Lamartine dont il détestait aussi bien les langoureuses pleurnicheries versifiées que les idées politiques, en claironnant ou plutôt nasardant « Il ne suffit pas d'être venu pisser dans nos lacs pour être savoyard et avoir du talent ».

Ce liseur effréné n'en était pas moins un marcheur infatigable, arpentant le pavé de Paris comme les chemins de Savoie sur des kilomè-

tres et des dizaines de kilomètres, d'un pas vif, mais toujours en costume sombre, le melon vissé sur la tête, la canne coincée contre le dos, dans la saignée des deux bras repliés en arrière, image même du sportif ou plutôt du paysan faisant craquer ses habits d'intellectuel bourgeois.

Et il arrivait que ce bon grand-père emmenât sa petite-fille Catherine dans ses périples chez les curés et les notables de Tarentaise, l'entretenant en chemin comme une grande personne – car il n'était pas de la race des sots qui bêti-fient, prenant les enfants pour des imbéciles sans pour autant ralentir son pas, ni changer ses habitudes ; or, vous savez ce que pouvaient être les visites dans les presbytères : causeries infinies, santés portées, trinqueries, vin blanc, gnôle, etc... Celle qui devait devenir ma femme m'a confessé que de cure en cure et de gouttelette en gouttelette, il lui arrivait de ne plus avoir ses petites jambes bien assurées ni ses idées très nettes. Une fois même, il advint que Louis Dimier, parti le matin avec Catherine, revint le soir à Saint-Paul sans sa petite-fille, devant la famille affolée ; tout à ses pensées et rêveries, il l'avait tout simplement oubliée, semée en route. On l'a retrouvée puisqu'elle est devenue ma femme.

L'homme et l'œuvre de contrastes

Mais laissons là les petites drôleries de la vie quotidienne pour pénétrer un peu plus avant dans l'œuvre et la personnalité.

J'évoquais à l'instant son irrévérence à l'égard de Lamartine. Ne croyez pas que ce fut là le signe et l'effet d'un esprit sectaire et partisan. Nul, hormis Dieu, n'échappait au « libre examen » de ce « catholique de droite ». Il a écrit, lui l'adorateur de l'esprit classique, un admirable Racine perdu et retrouvé qui fit scandale parce que des esprits trop pressés, trop incultes ou trop faibles, y purent ou crurent trouver une véritable démolition de Racine ; aucune des fautes de cet auteur chéri n'était en effet épargnée invraisemblance ou faiblesse de certaines intrigues, remplissages versificateurs, incohérence de certaines psy-

chologies, etc... Mais c'était pour mieux retrouver l'essentiel du plus pur Racine le grand, l'incomparable poète.

Ainsi de tout. L'homme d'Action Française – et alors même qu'il était encore d'Action Française – écrivait un essai très pénétrant, et dans un tout autre sens que Maurras lui aussi hostile au nationalisme jacobin, sur les méfaits du nationalisme dans l'ordre de l'esprit. C'est pourquoi, à partir du moment où j'eus connu l'œuvre et la vie de Louis Dimier, je n'ai jamais pensé un instant que sa coïncidence de 20 ans avec l'A.F. eût été au fond autre chose qu'une rencontre aléatoire et une coalition artificielle, presque un quiproquo (d'ailleurs, soit dit en passant, c'est Maurras qui a rencontré Dimier, et non l'inverse, car Dimier avait collaboré avec Vaugeois avant l'arrivée de Maurras à l'A.F.) Quoi qu'on puisse penser, en bien ou en mal – quant à moi j'en pense des deux acabit – il n'y avait rien de commun, en profondeur, entre, d'un côté, la philosophie de système rigoureux et les catégories rigides du provençal de Martigues et, de l'autre, l'esprit de liberté primesautière et, à la lettre, anarchique du Savoyard de Charvaz et Saint-Paul. Et, puisque j'en suis aux contradictions, n'hésitons pas à souligner par souci d'objectivité (car L.D. n'a que faire d'un hagiographe), que ce ne fut cependant pas d'abord par incompatibilité d'idées ou de foi que Louis Dimier s'opposa à Maurras, avant de rompre avec lui, mais – c'est à peine croyable – pour des raisons de gestion financière. Louis Dimier tenait la gestion de l'A.F. et de l'Institut d'A.F. pour désordonnée et périlleuse ; fondé ou pas, le reproche ne manque pas de sel dans sa bouche et sous sa plume, quand on sait la façon cavalière dont ce descendant de percepteur de dîmes, puis de marchands et d'industriel enrichi dans l'invention des enveloppes gommées, géra, ou plutôt ne géra pas sa fortune. C'était la charité se moquant de l'Hôpital car Louis Dimier était non moins malhabile que Maurras aux choses de finance.

Vous voyez qu'on n'en finit pas avec les contradictions ou les contrastes de notre auteur. Il y aurait toute une anthologie à composer sur ce thème, inauguré par les premières études de ce futur lettré humaniste classique, féru de grec, de latin et d'*humaniores litterae*, et qui pourtant assit ses premières bases secondaires, avec ses premières culottes d'écolier, sur les bancs des Francs Bourgeois ; qui était plutôt une école... nous dirions aujourd'hui d'enseignement « moderne » technique et commercial, sans grec ni latin.

Cet humaniste classique, admirateur des anciens et qui passait sa vie à apprendre des langues modernes. Il en possédait une douzaine dont la dernière, sur ses vieux jours, fut, je crois, le suédois. Cet homme de foi irréfragable, ce fidèle amoureux de l'Église qui, jeune agrégé au Lycée de Saint-Orner, n'hésitait pas, autour des années terribles de 1905, à briser sa vie universitaire en allant saluer, en plein midi, pour être sûr que toute la ville le verrait, les religieux maristes chassés par la loi odieuse. Je vois comme si j'y étais, je revois avec émotion la silhouette un peu frêle, tout de noir vêtue sous le plein soleil d'été, chapeauté de l'inévitable melon, grimper d'un pas vif et alerte le perron des bons frères, tandis que le regard en biais, compères et commères papotent, chuchotent, commentent : « Oh dis donc, t'as vu le prof. du lycée qui va bécoter les ratichons ». Cependant, ne vous attendrissez pas trop vite, car c'est le même homme qui en ricanant, et toujours nasillant, disait à ses amis et à sa petite-fille « quand dans un texte je lis *Superbia* je pense à un évêque » Un homme libre, insaisissable, anarchique.

L'homme de foi, toujours fervent dans les pratiques, intransigeant sur les dogmes qu'il se refusait à raisonner, l'homme de principes royalistes et antilibéraux, n'en demeurait pas moins l'ami très cher de son beau-frère, athée anticlérical Jules Hubert, dont j'ai bien connu le fils Jacques qui nous hébergea aux débuts de notre ménage et dont le père (l'Oncle Hubert de Louis Dimier) avait été, lui, athée militant

et, curiosité de la petite histoire littéraire, conseil scientifique de Jules Verne. Louis Dimier n'était pas moins ami des Ozende, positivistes convaincus fréquentant le temple positiviste de la rue Payenne ; ami aussi de toute une bande de fouriéristes essaimant des branches touffues et des complexes ramifications de la famille et de la belle-famille.

C'est déjà le même Louis Dimier qui, agrégé de philosophie, en pleine Sorbonne des pontifs de l'abstraction idéaliste, cartésienne et kantienne, décide de composer sa thèse sur un peintre et, qui plus est, à peu près inconnu alors, le Primatice. Cette thèse d'ailleurs exceptionnellement documentée fait toujours grande autorité chez les historiens d'art et va être incessamment rééditée.

Vous en connaissez beaucoup à cette époque qui se mettent, autour des années 1900, à parcourir l'Europe à pied et en chemin de fer, en quête de toiles et de musées, alors que, comme tout le monde, il aurait dû passer son temps à la Nationale à mijoter tranquillement une thèse quelconque, et d'ailleurs parfaitement inutile, sur les catégories, la perception, ou la vérité des Sciences ?

Ou encore un homme du XX^e siècle qui spontanément écrit et parle une superbe, impeccable langue du XVIII^eme.

L'érudit qui fut des premiers à redécouvrir, savourer et faire apprécier le Moyen-Age, Villon, la farce de Maître Pathelin dont il fit de bonnes éditions. C'était le même qui, à propos de la perspective et des œuvres d'art médiévales, édictait « Il ne faut pas prendre pour intention ce qui n'était que maladresse ».

Un esprit libre

On pourrait développer indéfiniment ce thème des contradictions apparentes, disons plutôt des contrastes de Louis Dimier.

Si, en fait, nous ne trébuchons pas sur un chaos de contradictions, c'est que dans ce mur de contrastes, il y a une porte, celle de l'esprit, et sur cette porte une clef celle de la liberté.

Dimier était un esprit libre, voilà tout : les idées reçues comme les positions établies excitaient sa méfiance. Nulle chapelle, nul parti, nulle orthodoxie hormis celle de la sainte Foi catholique, apostolique et romaine – ne pouvaient enfermer son esprit humaniste et infiniment cultivé, épris d'intelligence et de vérité. C'est en ce sens – noble, ouvert et généreux – qu'on peut et, à mon sens, doit dire de lui qu'il était un anarchiste en défiance instinctive de toute autorité trop aisément reconnue comme de tout poncif et de toute école enfermée.

Nul ne lui en imposait ; et Schliemann, le fameux archéologue, pèlerin en quête de Troie, découvreur de Mycènes, n'était pour lui, qui connaissait bien Homère, qu'un épicière berlinois toqué d'Iliade et reconverti dans la pierreaille ; alors que tout le monde s'extasiait, il ironisait lui, sur ses erreurs, ses lectures fantaisistes, ses assimilations aventureuses, et l'avenir lui a donné raison.

Les livres de classe de ses enfants, puis de ses petits-enfants ne trouvaient pas plus grâce à ses yeux ; il corrigeait assidûment leur langue incertaine et leur information approximative, les annotait, les griffant au passage d'exclamations vengeresses « idiot, imbécile, crétin, ignorant, où as-tu vu cela cuistre, c'est tout le contraire, menteur fieffé, Dieu que cet homme est donc sot ».

Il avait composé lui-même, à la main, de sa belle écriture élégante et claire, des petits manuels pour tel ou telle de ses enfants : histoire de France, histoire de la Savoie, géographie, littérature... Voilà bien longtemps j'ai eu l'occasion de les compulsés, c'était tout à fait étonnant : limpidité, précision et toujours, cette langue admirable, impeccable, juste, forte, sans défaut et sans ces fausses fioritures héritées du XIX^e siècle. Hélas ! dans le cataclysme familial que sont ces trésors devenus ?

Ma femme qui, tout enfant, bénéficia de sa tutelle intellectuelle aurait pu vous parler plus justement que moi de sa *ratio studiorum* elle aussi toute de liberté et hors des sentiers battus. Par exemple, il avait inventé de lui apprendre

quasiment à lire dans Rabelais que, comme moi, il admirait passionnément et qui le faisait rire à gorge déployée. Cependant la famille s'alarmant un tantinet de cette lecture quelque peu gaillarde, il balayait résolument l'objection en disant elle est à l'âge de l'innocence où l'on peut apprendre et goûter la beauté et la verve de la langue, sans s'émouvoir des gaillardises, faute de pouvoir seulement en discerner le ressort.

Une béance universelle

Cette liberté, cette indépendance d'esprit libre de tout préjugé a porté des fruits étonnants, et d'abord ceux de ses livres qui frappent d'une certaine admiration stupéfaite ceux qui les découvrent dans leur fraîcheur, leur force, leur libre originalité.

Mais aussi, cette liberté créait en son esprit un appétit constant et une béance universelle : tous les champs du savoir artistique, littéraire, philosophique ne cessaient d'éveiller sa curiosité et faisaient sécréter sa glande pinéale où Descartes, vous le savez, situait le siège de l'âme. C'est ainsi que sur le tard et un peu je crois grâce à sa petite-fille Catherine – juste retour des choses – il devait découvrir Saint Thomas d'Aquin, lui qui comme tous les philosophes sorbonnards n'avait alors pratiqué guère que Descartes et ses séquelles (Descartes sur qui il écrivit d'ailleurs deux livres très curieux). Eh bien, il fut vivement intéressé, et déclara qu'en effet il y avait là quelque chose de tout à fait important qu'il regrettait de n'avoir pas connu plus tôt.

L'homme des livres

Tout cela m'a ramené aux livres sur quoi j'ouvrais mon évocation et c'est sur eux aussi que je veux l'achever. [...]

Chose curieuse et à vrai dire rarissime à ma connaissance, sinon même exceptionnelle, Louis Dimier n'a pas eu une, mais des bibliothèques. Hormis le fond permanent de la bibliothèque de l'honnête homme les grands classiques – il avait coutume de se constituer une

bibliothèque spéciale pour chacune des études particulières art ou lettres – auxquelles il se livrait et qui aboutissaient à des livres ou à des publications savantes, alors, à chaque fois, l'ouvrage terminé, il établissait le catalogue de la bibliothèque désormais inutile et la dispersait dans une vente : effet pratique original, là encore, de cette suprême liberté de l'esprit attaché non à la valeur économique des biens, mais à leur valeur intelligible. Mais que ne donnerait-on pas pour avoir ces catalogues !

...Que de trésors perdus, de même que, ne nous le cachons pas, est à peu près perdue de vue pour le moment la curieuse stature de Louis Dimier, même dans les cercles les moins incultes.

C'était assez fatal : son purgatoire est la rançon normale de la liberté de cette espèce d'anarchiste solitaire, de cet homme de contrastes et de contestation, pas reposant le moins du monde pour le regard des classificateurs. Les journalistes d'abord, puis les professeurs enregistrent en priorité les pulsions des modes et des écoles, des conformismes de droite et de gauche c'est le triomphe des enrégimentés. On sait où cela nous a menés.

Néanmoins j'ai confiance. De son vivant, cet homme seul et libre a connu cependant des disciples, tels qu'André Thérive, Pierre du Colombier et d'autres, séduits par sa culture infinie, son esprit original et précisément sa liberté.

Demain, s'il y a encore une culture en France, s'il existe encore une liberté, si l'on retrouve une culture libre et forte, alors Louis Dimier renaîtra.

Sinon, dans un monde inculte et veule, dans un monde de fourmis et d'automates, dans un tel monde, qu'est-ce que ça peut faire qu'on connaisse ou pas le nom de Louis Dimier ?

Jean-Marie PAUPERT